

Le portrait de Remedios, ma femme, fêtant la veille notre anniversaire de mariage, ne quittait plus mon bureau de la station-service. Le contemplant, pour me persuader que nous étions un couple heureux, j'ai comparé cette photographie avec celle prise le jour de nos fiançailles à Venise. J'ai eu beau rapprocher les deux clichés l'un de l'autre, je n'ai relevé aucune différence. Les traits de son visage, distants de dix années, étaient les mêmes. Dans un sens, cela m'a rassuré. J'ai glissé la photo d'anniversaire dans son cadre neuf, et je l'ai fixée au mur du bureau.

Ensuite, j'ai consulté le dossier de déclaration de faillite. La première page ouvrait sur un feuillet mobile, le plan cadastral de l'entreprise, telle que nous l'avions achetée il y a dix ans, à notre retour de Venise. La station, construite le long de la route nationale, se déployait en arc de cercle et sur un seul niveau, orienté selon un axe est-ouest. Notre logement, plein est, dessinait une légère courbe, ensuite c'était le bureau à baie vitrée, qui faisait office de boutique destinée à la vente des accessoires automobiles. De là, on passait dans le bar, assez vaste, et du bar au garage avec ses deux ateliers d'entretien et de réparation. Chaque espace, dont notre appartement, ouvrait directement sur la piste. Plus loin, plein ouest, c'était le parking séparé des prairies alentour par un grillage. La

station, avec ses distributeurs d'essence, se voyait délimitée de la nationale par un terre-plein couvert de plantes grasses, sous l'enseigne lumineuse jaune et rouge du groupe pétrolier.

3

Cette nuit-là, Remedios est rentrée plus tard que d'habitude. Le gardien était en congé, la station-service baignait dans les premières lueurs de l'aube. Une voiture a déposé ma femme devant la piste. J'ai observé la scène de la cuisine, à travers les fentes des persiennes. Remedios est sortie du véhicule, cheveux dénoués, en appui sur la portière ouverte. Elle s'est attardée à bavarder avec le conducteur, dont je ne parvenais à distinguer le visage, mais je n'avais aucun doute sur son identité. Et puis, j'ai attendu derrière les volets. Le moteur s'est arrêté. Ma femme, le col de sa robe couvert de paillettes, a fait le tour de la voiture. D'un pas tranquille, légèrement déhanchée, longeant le bord de la carrosserie, elle s'est appuyée contre l'aile avant, côté conducteur.

10

Remedios cherchait maintenant une cigarette dans son sac à main. Habillé à la hâte, blouson sur l'épaule, pantalon de travail, j'ai traversé notre cuisine, et suis entré, par le couloir, dans le bureau. De là, en retrait derrière la baie vitrée, j'ai pu observer la piste. Ma femme avait trouvé sa cigarette et poursuivait la discussion. J'ai tapoté contre la porte en verre de la boutique, pour signaler ma présence, mais impossible qu'elle m'entende. Le conducteur, après quelque cinq minutes, a fini par baisser sa vitre, j'ai reconnu Walden, le président du tribunal de commerce. Alors, j'ai ouvert la porte, et j'ai lancé un grand salut. Pour justifier ma présence devant les pompes à essence à cette heure avancée de la nuit, j'ai dit que j'avais entendu du bruit.

Je n'en voulais pas à Remedios de rentrer si tard. C'était plutôt la présence de Walden qui me préoccupait. Il était assis dans sa voiture, coude sur la vitre, autoradio en sourdine, respirant l'air de la nuit. Finalement, il a ouvert sa portière pour venir à ma rencontre, main tendue : Je voulais te saluer, Jean. Mais, sans attendre, je lui ai demandé

s'il avait des nouvelles de mon dossier de dépôt de bilan présenté le mois dernier au tribunal de commerce. Ce qui l'a décontenancé. On en reparlera plus tard, à tête reposée, a-t-il répondu.

La présence de Walden, debout à quatre heures du matin, sous l'auvent de la station-service, en compagnie de ma femme, le visage défraîchi, était difficile à accepter. Je l'ai dit. Walden a déclaré que, dans ce cas, si je prenais les choses de cette façon, il préférerait nous laisser tous les deux régler nos problèmes en famille. Il a fermé sa portière, lancé un appel de phare, puis il a démarré. J'ai regretté de lui avoir réservé un tel accueil, sans même l'offre d'un verre, eu égard, pour le moins, à la présence de Remedios, qu'il venait de raccompagner. Ça me rassurait tant qu'elle soit revenue. Mais la voiture de Walden s'était déjà fondue dans la nuit.

Maintenant, Remedios marchait en boitillant. Prenant appui contre la paroi de la boutique, elle a fini par retirer ses escarpins vernis. Elle s'est approchée, marchant sur les pointes, cherchant une éventuelle excuse à cette arrivée tardive. C'était inutile. Ma femme n'avait rien à craindre,

elle savait très bien que je ne lui poserais aucune question.

Je lui ai tendu une chaise. La nuit était douce. Assis à l'extérieur, devant la porte du bar, nous avons parlé du redressement judiciaire de la station-service. Le mieux, m'a-t-elle dit, au terme de notre conversation, serait de ne pas prendre de risque avec Walden, de ne pas couper les ponts. Ce serait quand même trop bête, non, de ne pas profiter de la sympathie du président du tribunal de commerce à ton égard ? Tu ne crois pas, Jean ? Je te dis qu'il te considère avec respect, et toi, tu dois le ménager, c'est un allié précieux. Ma femme ajoutant qu'à tout point de vue, une solide amitié facilitait les rapports. Aussi, elle m'a reproché ma mauvaise humeur, mon manque de tact et de politesse.

Le jour se lèverait bientôt. J'ai éteint l'enseigne lumineuse, et balayé la piste autour des pompes à essence. Remedios a disparu dans la chambre. Plus tard, à l'ouverture de la station, j'ai entrouvert la porte, une tasse de café chaud entre les mains, et je me suis assis sur le bord du lit. Ma femme dormait toujours.

Remedios est apparue, en peignoir de bain, vers la fin d'après-midi. Le temps que je lui prépare son petit déjeuner dans la cuisine, elle m'a remis en mémoire le rendez-vous du lendemain avec Walden. J'ai répondu que je me contenterais du téléphone. Ma femme n'a pas manqué de rappeler, avec insistance, que Walden nous serait utile pour faire face aux ennuis causés par le dépôt de bilan. Mais pour l'instant, je préférerais ne pas avoir affaire à lui, et Remedios m'a dit, comme tu veux, Jean. Ensuite, elle a passé la fin de la journée étendue sur une chaise longue, face à notre coin de pelouse bordant l'aile arrière de l'appartement, à l'abri des regards venus de la station-service.

J'ai trouvé curieux, ce jour-là, que Remedios n'ait pas de rendez-vous en ville, comme d'habitude.

C'était dimanche, certes, elle s'était couchée très tard, se disait fatiguée, mais ça me paraissait inhabituel. Le soir, elle a somnolé devant la table de jardin, et j'ai préparé le dîner. Remedios a réclamé une boisson froide, je me suis rendu dans le bar de la station-service, chercher une bouteille de vin.

Le tintement d'un outil tombé sur le sol de l'atelier, qui ouvrait sur le bar, m'a alerté. J'ai aperçu Ousmane, mon mécanicien et veilleur de nuit, avec sa casquette rouge, s'activant, clé anglaise en main, à proximité de l'établi roulant. J'ai posé la bouteille sur le comptoir, et je me suis rendu dans le garage. La casquette rouge d'Ousmane affleurerait maintenant le rail du pont élévateur, sous une voiture en révision. Il s'essuyait les mains dans un chiffon enduit de cambouis, debout devant un filet d'huile de vidange s'écoulant du moteur.

Ousmane m'a salué. Il m'a demandé si le dossier de licenciement, envoyé par l'Inspection du travail, était toujours sur mon bureau, et si j'avais signé le certificat de fin de contrat. Tout est en ordre, ai-je menti. C'est-à-dire qu'en réalité, je n'y avais pas touché. Il s'est essuyé de nouveau les mains, en me rappelant son besoin impératif du document.

Ousmane, présent un dimanche soir, jour de fermeture, réclamant son certificat, j'ai craint qu'il n'accepte de quitter les lieux sans que je lui aie remis, accompagnant le dossier, sa prime de licenciement. Il resterait là, à rôder autour de la station et dans l'atelier, jusqu'à paiement, en liquide s'il vous plaît, de cette indemnité.

Remedios, l'allure nonchalante, cigarette à la main, prenait le frais, devant la porte de la cuisine, au bord de la piste. J'apercevais sa silhouette en contre-jour. La lumière dans l'appartement, derrière elle, produisait un halo lumineux autour de ses cheveux. De loin, elle nous a adressé un signe, et j'ai proposé à Ousmane de patienter, le temps pour moi de retrouver son dossier.

Mais Ousmane devait remettre sans délai ce document rempli à l'Inspection du travail. Il l'a redit. Et cela m'est revenu à l'esprit : j'avais effectivement promis de le rendre en même temps que je lui paierais son indemnité. J'ai avancé alors que Remedios allait lui faire un chèque tout de suite. Comprends-moi, Ousmane, c'est dimanche, jour de congé, je ne m'attendais pas à te voir.

Ça fait trois semaines, monsieur Seghers, que

j'attends ce dossier, a repris Ousmane. J'ai laissé passer un temps de silence. Il a poursuivi, les yeux rivés au sol : Amina, ma femme, que vous connaissez, monsieur Seghers, m'a interdit de partir d'ici sans le papier, et sans l'argent. Vous pourriez faire un saut à la banque et retirer le montant de ma prime au distributeur de billets, ce n'est pas loin d'ici, je peux même vous accompagner, si vous le voulez. Je lui ai proposé de s'asseoir devant le bar. Ousmane a pris place, à contrecœur, en face de moi.

Je peux te donner un gage, Ousmane. Simple-ment, je te demanderai de ne pas en parler à ma femme. Et pourquoi n'aurais-je pas le droit d'en parler à la patronne ? Parce que ça ne la regarde pas. J'ai détaché ma gourmette : C'est pour toi, elle est en or... Ousmane a eu un geste de refus. Ce bijou t'appartient, tu pourras le dire à Amina, c'est un acompte, de l'or dix-huit carats. Je lui ai tendu la gourmette, cadeau de Remedios lors de notre voyage de fiançailles à Venise.

Ousmane a reculé d'un pas : Justement, si c'est un cadeau de fiançailles, monsieur Seghers, je ne préfère pas, ça me gêne, je ne suis pas venu pour

cela... Rappelez-vous, le jour même où vous m'avez annoncé le dépôt de bilan, je vous ai parlé de mon indemnité. Vous saviez donc que je vous la réclamerais, alors vous feriez bien d'y penser. À force d'insistance, Ousmane a saisi ma gourmette. La soupesant entre deux doigts, puis la faisant glisser du pouce à l'annulaire, enfin dans le creux de sa main, le visage tendu, il l'a glissée dans sa poche.